

Le Caïman
De Moretti à Berlusconi
Il Caimano — Italie/France 2006, 112 minutes

Carlo Mandolini

Numéro 248, avril-juin 2007

Nanni Moretti... Il timoniere

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/47526ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Mandolini, C. (2007). Compte rendu de [Le Caïman : de Moretti à Berlusconi / *Il Caimano* — Italie/France 2006, 112 minutes]. *Séquences*, (248), 38–39.



Un brûlot politique contre Silvio Berlusconi

Le Caïman

De Moretti à Berlusconi

Voici le film-pamphlet contre Silvio Berlusconi que l'on a vu Moretti ruminer et ressasser ces dernières années, notamment dans *Aprile*. Mais cette attaque contre le politicien italien et magnat des médias n'est pas qu'un film politique. C'est aussi un regard inquiet sur une société fragile et le portrait touchant de la détresse d'un homme.

CARLO MANDOLINI

Le nouveau film de Nanni Moretti, est ambitieux et complexe. À la fois pamphlet et drame psychologique, **Le Caïman** marque une étape importante de la carrière du célèbre cinéaste italien. Pour la première fois, Moretti n'interprète pas le rôle principal (pourtant c'est un film très personnel qui, d'une certaine façon, parle de lui). De plus, avec ce film, Moretti s'est retrouvé, en Italie du moins, au cœur d'un phénomène médiatique de grande ampleur qui a confirmé son statut d'intervenant incontournable dans la sphère politique. Il faut dire que le film est sorti en Italie quelques jours avant les élections du printemps 2006 qui, incidemment, se sont soldées par la défaite de Berlusconi et une (courte) victoire de la gauche.

Le Caïman raconte l'histoire d'un producteur italien de série B, Bruno Bonomo (excellent Silvio Orlando) dont la carrière, jadis éclatante, ne va plus nulle part. Son studio, menacé de saisie, ne sert plus qu'à tourner les émissions d'une chaîne de télé-achat. Pour compliquer les choses, son mariage avec Paola (lumineuse Margherita Buy) est aussi condamné. Le couple ne ménage cependant aucun effort pour épargner ses deux garçons, de 7 et 9 ans.

Après l'abandon d'un projet de film « en costumes » sur le retour de Christophe Colomb, Bonomo, au bord de la dépression, n'a plus rien d'autre en mains que cet étrange scénario intitulé *Il Caimano*, que lui a remis Teresa, une jeune réalisatrice débutante.

Bonomo s'accroche à ce projet comme à une bouée de sauvetage. Il se lance corps et âme, sans vraiment lire le scénario et sans trop comprendre, du moins pas tout de suite, qu'il a entre les mains un brûlot politique contre Silvio

Berlusconi, premier ministre d'Italie en exercice, que l'on accuse ici sans nuances de malversations et d'association avec la mafia.

Mais Bonomo, qui a toujours détesté les films politiques de gauche et qui, par surcroît, a voté pour Berlusconi, sait instinctivement qu'il est désormais trop tard pour faire marche arrière. Il a déjà plongé et, même s'il est conscient que personne ne voudra financer le projet, il s'est peut-être lui-même convaincu que le temps était venu de faire renaître le cinéma politique en Italie.

Dense, touffu, rempli d'idées fortes et d'émotions à fleur de peau, ce nouveau Moretti nous frappe en plein visage. Tourné dans un état d'urgence et de fébrilité (voire de tension, comme semble le montrer le *making of*), le film ne laisse pas beaucoup de place à la subtilité. Moretti a des choses à dire et il les dira franchement, quitte à grossir le trait, à arrondir les coins, à être résolument provocant. Moretti le ruminait depuis trop longtemps. Ce film était devenu inéluctable.

Aussi, et contrairement à **La Chambre du fils**, dont l'écriture faisait preuve d'une remarquable retenue (pour Moretti) et d'une introspection presque spirituelle, **Le Caïman** est plus frondeur et éclate en une multitude de thématiques et une succession de ruptures narratives et esthétiques (on passe des images mentales de Bruno lisant le scénario, à des scènes de tournage du film de Teresa, à des images documentaires de Berlusconi). Le film n'en est pas pour autant brouillon. Mais plus qu'une analyse sociopolitique, c'est un cri de colère que ne parvient plus à étouffer le citoyen Moretti, excédé par Berlusconi, certes, mais aussi par *l'Italie* de Berlusconi.

Berlusconi... pourquoi ?

La nuance est importante, car avec ce film Moretti s'interroge sur ce qui a bien pu provoquer le phénomène. Le *Cavaliere* ne s'est pas imposé par la force. Il s'est tout simplement présenté, certes appuyé par son empire médiatique, a proposé sa vision de l'Italie et a été élu malgré les accusations et les soupçons qui pesaient contre lui. Oui, mais pourquoi ?

Puis la lumière s'éteint sur Berlusconi, ne laissant entrevoir que sa silhouette qui se détache des flammes...

Parce que le terrain était propice, nous dit Moretti : absence de propositions politiques valables (particulièrement en provenance des partis de gauche, dont Moretti est un critique sévère, on l'a vu dès *La Messa è finita*), absence de propositions culturelles satisfaisantes (c'était déjà dans *Bianca*), perte de rigueur intellectuelle et morale (*Palombella Rossa* et son discours sur l'importance de bien parler), malaise social (les sessions de psychanalyse dans *La Stanza del figlio*), etc.

Le Caïman est aussi l'expression d'une angoisse de Moretti le créateur (les difficultés de faire un film) et, surtout, de Moretti l'homme. Et c'est là, plus que dans sa dimension purement politique, que le film atteint des moments de grâce.

Car *Le Caïman*, dans ce qu'il a d'essentiel, est aussi le récit émouvant d'un homme qui voit son mariage s'effriter sous ses pieds (ce que Moretti vivait précisément au moment de faire le film), ses fils grandir sans qu'il n'ait le temps de s'en rendre compte et sa vie lui glisser entre les doigts.

Silvio Orlando rayonne ici dans une interprétation très forte qui rappelle, à plusieurs égards, l'attitude et les comportements auxquels Moretti nous a habitués : tergiversations, tension, angoisse palpable, excès de colère, moments de tendresse avec ses enfants...

En compagnie de Margherita Buy, Orlando atteint des instants d'une grande intensité. Aussi, même si la dimension politique devait lui échapper (ou le laisser indifférent), le spectateur sera touché par ce portrait d'une famille somme toute ordinaire qui constate que quelque chose s'est cassé.

Un Moretti sans Moretti... enfin, presque

Pour la première fois de sa carrière, Moretti a ici préféré s'éclipser. Il n'apparaîtra dans *Le Caïman* qu'à deux reprises, surtout à la toute fin.

La première fois, dans une scène sortie tout droit de *Caro Diario*, *Aprile* ou *La Stanza del figlio*, Moretti (joue-t-il son rôle ?) est au volant d'une voiture et chante à tue-tête (divinement faux, comme d'habitude) une chanson italienne d'Adamo qui passe à la radio. Il est en compagnie de Bruno et de Teresa qui lui offrent le rôle principal du *Caïmano*. Moretti refuse, prétextant qu'il n'y a plus rien à dire sur Berlusconi (« Ceux qui veulent savoir, savent... On ne peut pas informer plus, on sait tout ! »), qu'il a de toute façon déjà gagné « puisque ses télévisions nous ont changés », et que, quoi qu'il en soit, il travaille sur un projet personnel : une comédie (cette comédie musicale dont il rêvait tant dans *Aprile* ?). Ce qui lui vaudra une réplique cinglante de Teresa : « Tu trouves que c'est le moment de faire une comédie ? ». Et Moretti de répondre : « C'est toujours le moment de faire une comédie, toujours... » et à nouveau

il reprend, comme s'il entonnait un hymne cynique, « et ils s'en vont... »¹.

Et pourtant à la fin du film, alors qu'on ne l'attendait plus, Moretti fait une apparition. Il a fini par accepter le rôle de Berlusconi. Le poids de Moretti sur *Le Caïman* devient alors immense, d'autant plus que sa présence est d'une grande ironie : Moretti incarnant avec conviction Silvio Berlusconi afin de lui permettre de s'expliquer et de régler ses comptes avec la gauche et l'ensemble de la classe politique.

Le Caïman se termine d'ailleurs sur ces scènes en abyme, c'est-à-dire sur le film tourné par Teresa. Il y a là une intéressante confusion narrative, une non-finalité du discours de Moretti, une fin ouverte, en points de suspension, qui crée une troublante ambiguïté et qui traduit bien cette atmosphère d'attente à la veille des élections (où aucune conclusion n'était encore possible).

Dans cette dernière scène, le personnage de Berlusconi quitte en voiture le Palais de justice après avoir été condamné. Il est assis à l'arrière et regarde droit devant lui, impassible. Derrière lui, par la vitre arrière de la voiture, on voit des lueurs qui s'élèvent dans la nuit : ce sont les brasiers que ses partisans ont allumés devant le Palais de justice. Puis la lumière s'éteint sur Berlusconi, ne laissant entrevoir que sa silhouette qui se détache des flammes...

Cette image, sinistre, est très forte. L'est-elle trop, au point de provoquer un dérapage ? Quoi qu'il en soit, la vision illustre bien la mythologie qui s'est développée autour de Berlusconi et à laquelle Moretti contribue, peut-être sans le vouloir. Berlusconi est tout, sauf un politicien ordinaire. C'est un homme qu'on admire d'un côté, qu'on déteste profondément de l'autre, dont on a peur, dont on se moque, dont on a honte (Moretti rappelle l'incident du *kapo* au Parlement européen en utilisant ces images télé qui ont fait le tour du monde²)...

Avec *Le Caïman*, Moretti a donc finalement réalisé son portrait de l'Italie de l'ère Berlusconi. Contre toute attente, vu le contexte, le film a remporté un grand succès en Italie et *Sua Emittenza*³ a été battu aux élections (sans qu'il y ait nécessairement cause à effet). Dossier clos ? La fin du film est pourtant troublante. Car au-delà de la simple question politique, la dernière image du *Caïman* nous laisse avec une sensation de malaise. Un malaise né du chaos annoncé, du portrait d'institutions qui s'écroulent et d'individus à la dérive. Le cinéma de Moretti n'a jamais été aussi sombre... et lui-même n'a jamais si peu souri.

■ **IL CAÏMANO** — Italie / France 2006, 112 minutes — **Réal.** : Nanni Moretti — **Scén.** : Nanni Moretti, Heidrun Schleeff — **Images** : Arnaldo Catinari — **Mont.** : Esmeralda Calabria — **Mus.** : Franco Piersanti — **Son** : Alessandro Zanon — **Dir. art.** : Giancarlo Basili — **Cost.** : Lina Nerli Taviani — **Int.** : Silvio Orlando (Bruno), Margherita Buy (Paola), Daniele Rampello (Andrea), Giacomo Passarelli (Giacomo), Jasmine Trinca (Teresa), Cecilia Dazzi (Luisa), Martina Iero (Margherita), Michele Placido (Marco Pulici) — **Prod.** : Angelo Barbagallo, Nanni Moretti — **Dist.** : Christal.

¹ Ce passage de la chanson dit : « Et ils s'en vont dans les rues désertes / et ils s'en vont, silencieux et tranquilles / et je suis perdu, tout espoir est évanoui. »

² Lors d'un échange au Parlement européen, Berlusconi avait dit de façon « ironique » à un député allemand qu'il allait le suggérer pour le rôle de kapo à un ami producteur qui tournait en Italie un film sur les camps de concentration nazis.

³ « Son Emittenza », savoureux surnom que l'on avait donné à Berlusconi, propriétaire d'un empire médiatique et télévisuel. C'est un jeu de mots sur émettre et éminence.